

Serge Doubrovsky sur *La Route des Flandres* : vers l'autofiction ?

Pascal Mouglin

Les « Notes sur la genèse d'une écriture » de Serge Doubrovsky paraissent initialement en 1972 dans le numéro spécial « *Claude Simon* » d'*Entretiens*, qui constitue, il faut le signaler, le tout premier volume collectif consacré au romancier¹. La revue a été fondée à Rodez en 1955 par un groupe d'écrivains et de passionnés de littérature pour la plupart originaires du Languedoc-Roussillon et dont les liens remontent, pour certains, aux années de Résistance : l'éditeur Jean Subervie, militant de la décolonisation, successeur de son père Georges à la tête d'une imprimerie qui avait travaillé clandestinement sous l'Occupation, Denys-Paul Bouloc, qui fut lui aussi éditeur au service de la Résistance, les poètes Jean Digot, fondateur à Rodez du Prix Antonin-Artaud, Pierre Loubière, également journaliste, et Frédéric Jacques Temple, grand passeur de littérature américaine. Publiée initialement sous le titre *Entretiens sur les lettres et les arts*, accueillant au fil de vingt-huit numéros les contributions d'écrivains et critiques de premier plan ou moins connus², la revue devient *Entretiens* à partir de 1970 et consacre ses nouvelles livraisons successivement à Roger Vailland, Lautréamont, puis Simon. Quatre autres numéros paraîtront ensuite, consacrés à Lawrence Durrell, Henry Poulaille et la littérature prolétarienne, la Beat Generation et Alexandre Vialatte, jusqu'à l'arrêt de la revue en 1976. C'est dire l'éclectisme et la curiosité du comité éditorial ruthénois, dont le travail complète utilement celui des maisons d'éditions, collections ou revues de la capitale plus étroitement tournées vers la défense des avant-gardes de l'époque.

¹ Suivront, en 1974, le n° 8 de la revue *Sub-stance* de l'université du Wisconsin à Madison et, l'année suivante, les actes du colloque de Cerisy, *Claude Simon. Analyse, théorie*.

² Voir la liste complète des contributeurs sur le site [revues-litteraires.com \[https://www.revues-litteraires.com/articles.php?%20pg=835\]](https://www.revues-litteraires.com/articles.php?%20pg=835).

Simon lui-même, durant l'été 1970, aurait contribué directement à l'élaboration du sommaire en collaboration avec le romancier montpelliérain Marcel Séguier, directeur officiel du numéro³. Pour la circonstance, il s'est longuement prêté par écrit, avec Ludovic Janvier, à un entretien qui fera date⁴ et a autorisé la publication du texte de *Femmes. Sur vingt-trois peintures de Joan Miró*, livre-objet paru en tirage limité aux éditions Maeght en 1966 (ce même texte deviendra *La Chevelure de Bérénice* en 1984). Le numéro comprend d'autre part une republication des « Cinq notes sur Claude Simon » de Maurice Merleau-Ponty (parues dans la revue *Médiations* en 1961), des contributions de traducteurs et de critiques étrangers (Tom Bishop, John Fletcher, Carl Gustaf Bjurström et Richard Howard), un article de Raymond Jean et un autre de Jean Ricardou.

Doubrovsky a peut-être été sollicité par la revue suite à une conférence sur *La Route des Flandres* qu'il aurait donnée à la Sorbonne quelques années plus tôt⁵. Il est alors professeur de littérature française à New York University (où il restera en poste jusqu'en 2006), après avoir enseigné successivement à Harvard (de 1955 à 1957), à Brandeis – dans le département de français dirigé par Claude Vigée⁶ – (1957-1961) et au Smith College (1961-1966). À l'époque, il a publié *Corneille et la dialectique du héros* (Gallimard, 1964) – sa thèse de doctorat – ainsi que *Pourquoi la nouvelle critique ? Critique et objectivité* (Mercure de France, 1966), suivi du collectif *Les Chemins actuels de la critique* (Union générale d'éditions, 1968). Si Doubrovsky est ainsi l'un des tout premiers universitaires français, avec Françoise van Rossum-Guyon et Raymond Jean, à étudier l'œuvre de Simon, c'est à la faveur de son exil américain. Il reconnaîtra lui-même que « l'Amérique donnait aux professeurs cette chance qu'on pouvait enseigner la littérature en train de se faire et pas uniquement celle qui était déjà morte et embaumée.⁷ »

³ Voir Mireille CALLE-GRUBER, *Claude Simon. Une vie à écrire*, Seuil, 2011, p. 304-305.

⁴ Ludovic JANVIER et Claude SIMON, « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », *Entretiens*, n° 31, 1972, p. 15-29, repris dans les *Cahiers Claude Simon*, n° 9, 2014, p. 9-20 et suivi d'une présentation par Anne-Yvonne Julien, p. 21-23.

⁵ Voir M. CALLE-GRUBER, *Claude Simon, op. cit.*, p. 294.

⁶ Une « université capitale dans [s]on développement personnel, [où] Claude Vigée faisait venir les gens les plus intéressants de France » (Serge DOUBROVSKY, « Entretien avec Isabelle Grell (5 août 2005, rue Vital, Paris) », dans S. DOUBROVSKY, *Parcours critique II (1959-1991)*, édition d'I. Grell, Grenoble, UGA Éditions, coll. « Archives critiques », 2006, [https://books.openedition.org/ugaeditions/8868] § II).

⁷ S. DOUBROVSKY, « Entretien avec Isabelle Grell », art. cité, § 5. Rappelons que Françoise van

Mais l'universitaire est aussi écrivain, auteur à l'époque de deux romans, *Le Jour S* (1963), *La Dispersion* (1969), tous deux publiés au Mercure de France. Au moment où il rédige ses notes sur Simon, il suit une analyse entreprise après le décès de sa mère en 1968⁸ et travaille parallèlement à un ouvrage intitulé *Le Monstre*, dont il tirera *Fils* quelques années plus tard⁹. Doubrovsky s'employait donc à ce que l'on désignera bientôt du terme d'*autofiction* en un temps où l'avant-garde textualiste versait peu dans l'intime et se défiait des références au vécu. Il y a fort à parier que l'intérêt qu'il porte à Simon est lié à sa propre pratique d'écriture. Simon compte pour le critique parce qu'il compte aussi pour l'écrivain et son entreprise qui allait marquer un important renouvellement des écritures du *je*. Doubrovsky parlera du reste rétrospectivement de *La Route des Flandres* comme d'« un livre qui [l]'avait beaucoup ému¹⁰ » et dira sa dette à l'égard de Simon dans sa pratique autofictionnelle : « Si j'ai écrit du neuf, c'est en radicalisant l'autobiographie romanesque telle que, sur le plan du style, un Claude Simon aussi l'abordait.¹¹ »

Cette double position d'universitaire et d'écrivain explique la particularité et l'intérêt de ces « Notes » sur Simon alors même qu'elles ne constituent pas un article achevé – d'où sans doute le titre retenu par l'auteur et une indication liminaire précisant qu'il s'agit d'un « extrait d'un ouvrage en préparation sur le problème de la métaphore dans l'œuvre de Claude Simon, en particulier dans *La Route des Flandres* ». L'ouvrage envisagé n'a manifestement pas été mené à bien, ce qui n'a pas empêché Doubrovsky de reprendre tel quel son texte, coquilles comprises, dans son recueil d'articles *Parcours critique*, paru en 1980 chez Galilée. À noter également : une version anglaise paraîtra en 1993 dans le collectif *Claude*

Rossum-Guyon enseignant quant à elle aux Pays-Bas. Seul Raymond Jean était professeur en France, à l'université d'Aix-en-Provence. Les deux autres universitaires ayant à l'époque publié des études en français sur Simon sont suisses : Jean Rousset, professeur à l'université de Genève, et Jean-Luc Seylaz, à l'université de Lausanne.

⁸ Voir I. GRELL, « Introduction », dans S. DOUBROVSKY, *Parcours critique II (1959-1991)*, op. cit., [https://books.openedition.org/ugaeditions/8862] § 2 sqq.

⁹ S. DOUBROVSKY, *Fils*, Galilée, 1977. Le tapuscrit original du *Monstre*, de près de 3000 pages, impubliable en l'état à l'époque, a été rassemblé et publié depuis par I. Grell (S. DOUBROVSKY, *Le Monstre. Tapuscrit original inédit*, Grasset, 2014).

¹⁰ S. DOUBROVSKY, « Entretien avec Isabelle Grell », art. cité, § 3.

¹¹ Propos rapporté dans Michel CONTAT, « Serge Doubrovsky au stade ultime de l'autofiction », *Le Monde*, 3 février 2011.

Simon dirigé par Celia Britton, à côté d'autres articles qui, rétrospectivement, seront reconnus comme décisifs dans la réception critique de l'écrivain¹². Ces « Notes sur la genèse d'une écriture » resteront le seul texte publié par Doubrovsky sur l'œuvre de Simon.

Le déroulé de l'article est assez clair. Dans une première partie, Doubrovsky entend rendre compte du « principe de fonctionnement » de l'écriture simonienne par la conscience aigüe, chez le romancier, de l'écart entre les mots et les choses : désordre fondamental du côté du réel (fragmenté, inconsistant, comme le moi lui-même, passif et transparent), ordre nécessaire du langage. L'écriture n'est alors rien d'autre que la tentative de combler cet écart en tentant d'ordonner le réel (par le « bricolage » : fragmentation, accumulation, hésitation, recherche d'une structure introuvable) et de désordonner la syntaxe.

Doubrovsky montre ensuite qu'une « obsession centrale » – dont il relève des prémices dans les motifs fictionnels de *L'Herbe* ou *Le Vent* – constitue le « moteur de la narration » de *La Route des Flandres*. L'« infini remémoration » du narrateur y prend la forme d'un ressassement tragique face à d'innombrables désastres, la relation de Georges et Corinne étant, de tous les désastres en question, celui qui structure le roman, « le seul niveau narratif où il "arrive" quelque chose, où il y ait une progression ». Or l'acte érotique est lui-même présenté comme un équivalent de la parole et de l'écriture, tendus vers une même « obsession cognitive » : atteindre une impossible perception absolue, un regard totalisant délivré des limites de tout point de vue – bref, devenir « Dieu ». Mais si une telle entreprise est « vouée à l'échec total », si la quête de Georges est « nulle et non avenue » et si les boucles du roman « tournent à vide », le roman ne s'effondre par pour autant dans sa négativité : Doubrovsky voit *in fine* dans la figure du cheval la métaphore assurant la tenue de l'ensemble, « véritable schème unificateur de tous les niveaux d'écriture ». Il annonce qu'il va développer son analyse (« nous nous proposons de montrer [...] »), mais s'en tient à cette déclaration d'intention. D'autres s'en chargeront après lui.

12 S. DOUBROVSKY, « Notes on the Genesis of an *Écriture* », traduit du français par Annwyl Williams, dans Celia BRITTON (dir.), *Claude Simon*, Londres / New York, Longman, coll. « *Modern Literatures Perspective* », 1993, p. 159-175. Le volume contient également, entre autres, les traductions de l'article de Michel Deguy, « Claude Simon et la représentation » (1962), de l'étude de Françoise van Rossum-Guyon, « Ut pictura poesis. Une lecture de *La Bataille de Pharsale* » (1970) et de « La Bataille de la Phrase » de Jean Ricardou (1970).

Par bien des aspects, l'article est à l'unisson de l'approche textualiste qui domine alors dans les commentaires sur Simon. Les références théoriques renvoient à un structuralisme de stricte obédience (Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson). La tonalité elle-même de l'article rappelle que l'ère du soupçon est devenue le temps des certitudes : italiques d'insistance (« le bricolage », « le mot », « la syntaxe »), déterminants définitifs (« tout écrivain », « toute entreprise littéraire », « toute écriture »), majuscules solennelles (« l'Être », « le Livre », « le Secret ») et sentences visionnaires (comme la clause finale, aux accents barthésiens, « L'échec du Savoir [...] est la lacune par où surgit entière la Littérature. »). S'il n'a manifestement pas lu toutes les études antérieures portant sur *La Route des Flandres*¹³, Doubrovsky s'appuie sur les repérages thématiques et syntaxiques de Ludovic Janvier dans son essai de 1964 *Une parole exigeante*¹⁴ (l'obsession du vide, l'accumulation verbale) et cite à maintes reprises l'article de Jean Ricardou, « Un ordre dans la débâcle », datant de 1960¹⁵ et repris en postface à la réédition du roman en 1963 dans la collection « 10/18 » : il fait sienne l'idée que l'érotisme est un facteur de recomposition formelle du roman et, élargissant l'analyse de Ricardou à l'ensemble de l'œuvre, réaffirme à trois reprises que « deux courants simultanés aux dynamismes inverses » (la tentative d'ordonner le réel en désordonnant le langage) traversent toute l'écriture de Simon.

Mais ne nous y trompons pas, les partis pris de Doubrovsky ne sont pas ceux du scripturalisme. Doubrovsky explique l'écriture de Simon par une philosophie du langage qui, si elle reconnaît la « séparation absolue » entre les mots et les choses – soupçon majeur et définitoire de la modernité littéraire française – ne cède pas pour autant au fantasme d'un langage déresponsabilisé du réel, une attitude qui relève pour lui de l'autisme. Des mots aux choses, le lien n'est pas rompu pour Doubrovsky : il est problématique, car la non-coïncidence se révèle sur fond d'interdépendance. Le langage en effet informe l'expérience autant qu'il est

13 Les études développées ne sont pas si nombreuses. Voir, outre celles que cite Doubrovsky : Yves BERGER, « L'enfer, le temps », *La Nouvelle Revue française*, n° 97, janvier 1961, p. 95-109 ; Bernard PINGAUD, « Sur *La Route des Flandres* », *Les Temps modernes*, n° 178, 1^{er} février 1961, p. 1026-1037 ; Jean-Luc SEYLAZ, « Du *Vent* à *La Route des Flandres* : la conquête d'une forme romanesque », *Revue des Lettres modernes*, n° 94-99, 1964, p. 225-240.

14 Ludovic JANVIER, « Vertige et parole dans l'œuvre de Claude Simon », dans *Une parole exigeante. Le Nouveau Roman*, Minit, 1964, p. 89-110.

15 Jean RICARDOU, « Un ordre dans la débâcle », *Critique*, n° 163, décembre 1960, p. 1011-1024.

informé par elle : « *Toute expérience se définit par rapport au langage ; tout langage est enraciné dans une expérience.* » Cette affirmation en italique pourrait être une phrase d'Émile Benveniste¹⁶, même si le nom du linguiste n'apparaît pas dans l'article. Elle résonne aussi presque comme un écho à la philosophie du langage ordinaire de Ludwig Wittgenstein et au pragmatisme de John Austin, que Doubrovsky a peut-être rencontré à Harvard au tout début de sa carrière¹⁷. Autrement dit, non seulement le langage ne vient pas après l'expérience, comme le suppose le postulat bien connu du « réalisme naïf » à la recherche d'un langage adapté à des expériences préexistantes – un postulat dont Doubrovsky voit d'ailleurs un écho jusque dans les déclarations de Simon lui-même, justifiant sa manière d'écrire par sa « vision des choses » –, mais il ne lui préexiste pas non plus, Doubrovsky dénonçant alors le postulat scripturaliste défendu en 1967 par Ricardou dans *Problèmes du Nouveau Roman* (il confiera même plus tard qu'il se sent « aux antipodes¹⁸ » de Ricardou). La référence est au contraire à l'horizon de l'entreprise romanesque, son défi et non son repoussoir, comme l'attestent, emblématiquement, les questions lancinantes du narrateur simonien : « Comment était-ce ? », « Comment savoir ? », « Que savoir ? ». Doubrovsky montre que, dans ces conditions, c'est le projet même d'écrire qui déréalise le monde et problématise le *je*.

La phrase de Sartre qu'il place en exergue de ces notes, sous ses dehors consensuels, pouvait d'ailleurs être lue d'emblée comme un avertissement tacite : ce choix démarque à lui seul Doubrovsky de la tendance dominante de la critique de l'époque qui, quand elle s'intéresse à l'avant-garde néoromanesque, s'inscrit volontiers contre l'héritage sartrien. Or Doubrovsky ne rejette pas cet héritage, ni dans sa réflexion théorique – il citait déjà *Situations* en exergue de *Pourquoi la nouvelle critique* (« La fonction du critique est de critiquer, c'est-à-dire de s'engager pour ou contre et de se situer en situant. ») – ni dans ses propres études critiques – où la référence à Sartre est omniprésente. De fait, schématiquement, Doubrovsky opère une synthèse entre le parti

pris textualiste (« pour moi le texte est l'absolu¹⁹ ») et la conception sartrienne de la littérature comme expression d'une subjectivité située. Si cette conception n'apparaît pas explicitement dans les « Notes », elle inspire sans doute le projet de Doubrovsky de dépasser, dans son approche de Simon, la description formelle et les repérages thématiques de ses devanciers pour rendre raison des principes sous-jacents de l'écriture de Simon – sa « genèse » donc – et établir ainsi sa nécessité en tant qu'expression d'une subjectivité, deux termes quasi tabous dans la critique formaliste de l'époque²⁰. Ce n'est donc pas un hasard s'il est sans doute l'un des premiers critiques à relever le primat de la « fonction émotive » jakobsonienne dans l'écriture de Simon.

¹⁶ Voir Émile BENVENISTE, « Le langage et l'expérience humaine », dans É. BENVENISTE, Noam CHOMSKY, Roman JAKOBSON *et al.*, *Problèmes du langage*, Gallimard, coll. « Diogène », 1966, p. 3-13.

¹⁷ Rappelons qu'Austin a donné une série de conférences à l'université de Harvard en 1955 (elles seront réunies dans *How to Do Things with Words* en 1962) et que Doubrovsky a enseigné dans cette même université de 1955 à 1957.

¹⁸ « Il y a aussi des gens qui ont toujours été aux antipodes de ma sensibilité, comme Ricardou ou Foucault. » (S. DOUBROVSKY, « Entretien avec Isabelle Grell », art. cité, § 29).

¹⁹ *Ibid.*, § 19.

²⁰ « [...] j'ai toujours ressenti un refus de ce qu'on peut appeler la critique objectiviste, où le mot s'exprimer était absolument banni du discours. » (*ibid.*, § 29). « [C]e qui m'a toujours intéressé dans la littérature – et là tant pis pour les structuralistes – c'est l'expression de la subjectivité. » (*ibid.*, § 31).